



ARMOIRES DE LA VILLE D'AUDENARDE

II

AUDENARDE. — SA GLOIRE INDUSTRIELLE ET MILITAIRE. — L'ENTRÉE
DE MAXIMILIEN ET DE LOUIS XV. — UN ROMAN IMPÉRIAL.



AUDENARDE est une des plus vieilles villes de la Flandre. L'histoire nous apprend en outre qu'à l'abri de ses puissants remparts, pouvant inonder les campagnes qui l'entourent, elle sut résister à ses nombreux ennemis et qu'elle se montra toujours gardienne vigilante de ses franchises, de ses privilèges et surtout de son honneur.

De plus, elle fut riche, et peut s'enorgueillir de son industrie passée. Ses fabriques de toiles furent célèbres dans le monde entier, et ses manufactures de tapisserie — cette artistique industrie que Sanderus appelle élégamment *Tapetiorum textrina* — avaient fait connaître son nom dans toutes les cours de l'Europe¹.

Certes, voilà de beaux titres pour une vieille cité : « L'opulence et la bravoure », il n'en est pas de plus souhaitables. Pendant six siècles, Audenarde put se montrer justement fière de sa réputation bien méritée. Aujourd'hui, elle a abdiqué ce qui faisait son antique célébrité. Ses remparts ont disparu, son industrie s'est éteinte, et, pour

1. « Quæ famam Aldenardæ per totius Europæ principum aulas propagat. » Sanderus, *Flandria illustrata*.



AUDENARDE

Vue générale de la grande place de l'église Sainte-Walburge et de l'hôtel de ville.

retrouver quelques lambeaux de sa gloire effacée, il nous faut consulter les vieux plans, les vieux livres, les archives et les chroniques du temps passé.

Ses robustes murailles avaient pourtant supporté de bien rudes épreuves sans faiblir, et méritaient un meilleur sort. Quatre fois, en moins de deux siècles, l'effort des Gantois était venu se briser contre elles; et, en 1382, elles avaient vu s'évanouir la puissante armée de Philippe van Artevelde, devant qui tout tremblait.

Ajoutez que les Gantois ne furent pas les seuls auxquels les habitants d'Audenarde surent vaillamment résister. Jusqu'au xviii^e siècle, leur ville eut une réputation de « haute vaillantise », que personne ne contestait. Emmanuel Sueyro ¹, un sévère Espagnol, la qualifie de place de « *buena fortificacion* ». Le P. Bousingault, qui parcourait le pays cinquante ans plus tard, nous la désigne comme une ville « très forte ² ». En 1684, Louis XIV dut renoncer à s'en rendre maître, et, de dépit, il la fit bombarder. Le maréchal d'Humières, qui fut chargé de cette détestable besogne, s'en acquitta avec tant de conscience, que le 7 août 1736, par conséquent cinquante-deux ans après l'événement, le collège des bourgmestres et échevins déclarait « que la ville d'Audenarde a éprouvé des dégâts si considérables, lors du dernier bombardement par les Français, qu'elle est hors d'état de se relever de ses ruines ³ ». Et cependant, malgré cette conflagration, la ville avait refusé de se rendre.

Pour être exact, toutefois, il faut ajouter qu'antérieurement à ce bombardement, la ville avait été deux fois déjà occupée par les armées du grand roi; et loin de subir alors des dégâts pareils, Audenarde fut embellie par ses envahisseurs et conserve encore, de nos jours, un artistique souvenir de la présence des Français dans ses murs. Sur sa grande place s'élève une fontaine monumentale, dont la première

1. *Descripcion breve del Paix Baxo*, 1622.

2. *La Guide universelle de tous les Pays-Bas*.

3. Voir, aux archives d'Audenarde, le *Register van resolutien van burgmeester en Schepenen*.



PORTRAIT DE MARGUERITE DE PARME

GOUVERNANTE DES PAYS-BAS

Fac-similé d'une ancienne estampe

Pierre fut posée, le 25 septembre 1676, par Claude Talon, gouverneur général, pour le roi de France, de tous les pays conquis. Longtemps cette fontaine porta le nom de « Fontaine royale ». Pendant trois ans, elle fut surmontée d'une fleur de lis gigantesque en cuivre doré. La fleur de lis disparut la première, puis le nom suivit ; seule la fontaine est restée, et c'est le principal.

La place, sur laquelle elle développe sa vasque à ressauts, est très vaste. Elle forme une espèce de grand carré tout bordé de maisons peinturlurées, dont les nuances claires vont du jaune beurre frais au gris azuré. C'est l'ancien forum de la cité, et l'on s'étonne de lui voir de telles dimensions pour une ville aujourd'hui de médiocre importance.

Mais, pour le repeupler, il suffit de relire une page de son histoire. Ouvrez les vieilles chroniques, et cette grande place d'Audenarde va vous apparaître couverte d'hommes d'armes et illuminée par la lueur des torches, dont les sanglantes clartés se reflètent sur les armures luisantes. C'est Maximilien, qui fait son entrée dans la cité surprise quelques heures plus tôt par Philippe de Clèves, et qui fait crier par les rues que « nul ne s'effraye ni ne bouge de sa maison, car il ne veut que bien à ceux-là de la ville ¹ ». Consultez les archives, le tableau change. Cette fois, la place regorge de brillants cavaliers et d'uniformes dorés. Vous assistez à l'entrée solennelle de Louis XV, entouré de sa cour et recevant les hommages du « Magistrat » et du peuple. D'un côté, les costumes chamarrés, les livrées éclatantes, l'arrogance satisfaite ; de l'autre, les vêtements sombres et l'humilité commandée. « Vous observerez, avait écrit le duc de Boufflers, deux jours avant la cérémonie, que le Magistrat doit être genou en terre, ainsi que celui qui porte la parole ². »

1. *Mémoires de Messire Ollivier de la Marche.*

2. Cette lettre du duc de Boufflers, qui n'a, je crois, jamais été publiée, se trouve aux archives d'Audenarde. Elle est datée « du camp de Brest, le 23 juillet 1742 » ; en forme de P. S., le duc ajoute de sa main : « Il est essentiel que vous fassiez répandre du sable dans les rues que parcourera (*sic*) Sa Majesté en entrant dans la ville et lorsqu'elle sortira. » Curieuse mention, qui prouve qu'en bon courtisan Boufflers savait tout prévoir.

Tous ces souvenirs revivent sur cette grande place d'Audenarde; ils revivent surtout dans les monuments qui la bordent : l'hôtel de ville qu'on a maintes fois comparé à une châsse énorme et qui est un véritable bijou de pierre merveilleusement ciselé; le chœur rébarbatif de la vieille Sainte-Walburge, et, dans un coin timide et retiré, la maison au long toit, où, suivant la légende, naquit Marguerite de Parme.

Cette maison est à deux étages, surmontés de fenêtres à pinacles et flanqués d'une grosse tour. C'est là qu'un prince jeune et voluptueux, qui devait tenir dans sa main les destinées du monde, connu, dit-on, cette Jeanne van der Gheenst dont on sait si peu de chose aujourd'hui. La chronique du temps a essayé d'en faire une héroïne de roman, une haute damoiselle. Selon Strada, elle était la fille « de Jean van Ghestet et de Marie Coquamba, tous deux considérables parmi la noblesse de Flandre ». Il nous la montre « d'une beauté merveilleuse, que sa vertu rendait encore plus éclatante ». « Elle fut demandée en mariage, continue le chroniqueur italien, par un grand nombre de hauts personnages, dont elle frustra les espérances, par le dessein qu'elle avait de se consacrer à Dieu... Mais, ayant été conduite au bal avec quelques femmes de condition, elle apprit dans ce divertissement qu'il est bien difficile de faire montre de sa beauté sans exposer sa vertu, et de défendre sa chasteté contre un prince puissant et amoureux ¹ ».

L'intrigue, on le voit, se noue par des préliminaires délicats, elle est coquettement conduite, menée d'une façon romanesque, et n'a rien qu'un défaut, celui de n'être pas vraie. Une pièce retrouvée aux archives d'Audenarde vient, en effet, démolir de fond en comble tout cet échafaudage si galamment édifié. Cette pièce est la minute authentique d'un certificat de parenté délivré par le conseil communal à deux parents maternels de la duchesse de Parme.

Elle est rédigée dans la forme ordinaire propre à ces sortes de documents, et datée d'octobre 1561. « Robert de Boelare, âgé de soixante-cinq ans; Florens de la Donct, âgé de soixante-trois ans, et

1. Strada, *Histoire de la guerre de Flandre.*

Arent Roes, âgé de cinquante ans ; tous gens de bien et dignes de foy, » dit cet acte, « ont eu bonne cognoissance de feu Gillis van der Gheenst, et demoiselle Jeanne van der Coye, sa femme, les quelz ont, constant leur mariage, procréé Bauduin, damoiselle Jehanne, Marie et Agnès van der Gheenst, la quelle damoiselle Jehanne est mère de la très puissante Dame, Madame la Ducesse de Parme et Plaisance, gouver-



PORTRAIT DE CHARLES-QUINT DANS SA JEUNESSE

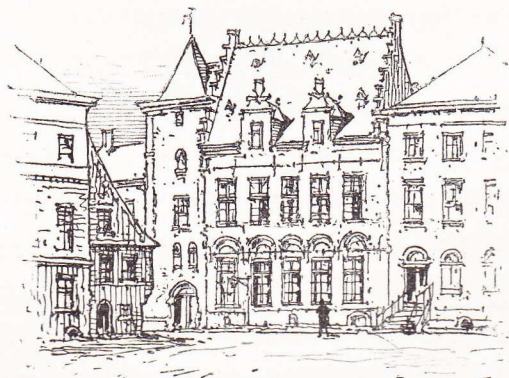
D'après un médaillon en bois sculpté du Musée du Louvre, collection Sauvageot.

nante des pays de par de ça. » L'acte nous dit ensuite que Jehanne fut mariée à maître van den Dycke et que Marie épousa Jehan Schot, clerc du Saint-Sang de la ville de Bruxelles. Quant à Bauduin et Agnès, en faveur desquelles on dresse le certificat de parenté, ce sont « povres gens de bien, de bonne fame, renommée et conversation, demourans en la paroiche de Nukercke, au pays d'Alost, chargiez de plusieurs petits enfanz, gaingnans leur vie par l'arht et stil de la tapisserie ».

Certes, nous voilà bien loin du roman imaginé par Strada, et de ces parents « considérables parmi la noblesse de Flandre », Jeanne était

la fille d'un manant de Nukerke, rien de plus. Au temps où Charles-Quint, assiégeant Tournai, avait son quartier général à Audenarde, elle figurait sans doute parmi les filles de chambre de la comtesse de Lalain. C'est là que le prince jeune et galant dut remarquer son joli visage. Le reste va de soi... « l'occasion, l'herbe tendre... ». Le principal mérite de la victime de cet impérial caprice ne réside plus dès lors que dans les répugnances qu'il lui fallut surmonter, car Charles-Quint n'avait rien à démêler avec Apollon ni même avec Adonis. Un médaillon de ce temps nous le montre sous un aspect assez déplaisant. Mais il n'en fallait pas moins recouvrir d'un manteau romanesque cette scabreuse fantaisie d'empereur. De là, ces inventions de Strada, qui ne trompèrent que ses contemporains, car, dès le xvii^e siècle, elles étaient révoquées en doute, et même il semble qu'à cette époque on ait nié le mariage de Jeanne avec maître van den Dycke.

Ce dernier fait toutefois est hors de conteste. Il est bien avéré que le prince se débarrassa de sa maîtresse flamande en la mariant à l'un de ses fidèles serviteurs. Mais il tint à garder près de lui sa fille Marguerite, il la fit élever par sa tante, la fière archiduchesse d'Autriche, dont elle avait reçu le prénom, et il la combla d'honneurs et de distinctions, jusqu'au jour où il la plaça presque sur un trône, en lui confiant le gouvernement des Pays-Bas.



AUDENARDE

Maison où naquit Marguerite de Parme.



LA FLANDRE

à

Vol d'Oiseau

HENRY HAVEL

STAS
BLAND

à VOL

D'OISEAUX



PARIS

ERNEST KOLB ÉDITEUR